



10 PHOTOGRAPHES DE L'AGENCE MAGNUM 10 REGARDS SUR LA FRANCE

N° ELEVEURS EN BRETAGNE

PAR RICHARD KALVAR

MAGNUM
PHOTOS

70

2017, année exceptionnelle. Pour célébrer les 40 ans de notre magazine, fondé le 9 septembre 1977 par Maurice Siégel, et les 70 ans de l'agence photographique Magnum, créée en 1947, notamment par Robert Capa et Henri Cartier-Bresson, nos deux rédactions se sont associées pour livrer, pendant dix semaines, un instantané de notre pays, perçu à travers le regard des signatures les plus prestigieuses de la coopérative photographique. Troisième chapitre : les paysans du Finistère par un photographe américain vivant à Paris.

3 QUESTIONS À **RICHARD KALVAR**

Né à New York, il confronte le réel à la singularité du quotidien et aux rapports entre les êtres.



VSD. Pourquoi avez-vous choisi le monde agricole ?
Richard Kalvar.

Parce que je ne le connaissais pas. J'ai été fasciné par la passion qui anime ces petits éleveurs, souvent de génération en génération. Leur travail est l'aspect primordial de leur existence, bien plus que leur simple gagne-pain, en plus du fait qu'ils en vivent mal. Entre des prix en baisse, des coûts de production en hausse, des risques financiers dus à de lourds investissements, la multiplication des normes, la concurrence de certains pays européens où les salaires sont plus bas, où les règles environnementales, comme le traitement de l'eau, sont moins strictes. Ils subissent l'ouverture du marché avec des contraintes que d'autres n'ont pas. Ils sont braves, même s'ils se sentent attaqués de toutes parts.

Quelle a été votre approche ?

Mon immersion a été possible grâce à Philippe Hamon et ses collègues du cabinet vétérinaire, qui m'ont reçu avec un mélange de chaleur et de méfiance envers la presse. À la fin, Philippe m'a dit qu'il me faisait confiance à 50 %, ce que j'ai pris comme un compliment ! Mon accueil a été excellent, aidé par un barbecue organisé pour tout le monde par une des familles, les Jézéquel. Pour ce reportage, j'ai choisi la couleur afin de rester dans le réel. La photo, avec le cadre, l'immobilité, est déjà décalée par rapport à la réalité. Et le noir et blanc ajoute de l'abstraction, de l'onirisme.

Qu'avez-vous appris ?

Il y a quinze ans, je suis descendu dans les dernières mines de charbon en France, près de Charleville-Mézières, trois mois avant leur fermeture définitive. Pour ces mineurs de père en fils, c'est comme si un couvercle s'était posé sur leur vie, sur leurs souvenirs, sur leur imaginaire. Est-ce la même chose chez ces éleveurs ? Le sens du travail collectif, l'entraide, l'échange disparaissent. Ils sont nombreux à abandonner. Ou ce sont leurs enfants qui ne poursuivent pas.

RECUEILLI PAR L. D.



Échange entre Xavier Rannou, troisième génération d'éleveurs, à Pleyben, dans la Finistère, qui poursuit l'exploitation familiale en employant son frère, et le vétérinaire Alexis Senat, appelé pour un cas de fièvre vitulaire (baisse du calcium dans le sang) sur une de ses soixante-dix vaches. Ce passionné de génétique – ses bêtes sont souvent primées lors de concours – se désole de la qualité du lait vendu dans le commerce : « C'est de l'eau. Tous les minéraux, les éléments nécessaires pour faire du beurre, des produits de beauté, etc., sont retirés. »



Xavier Rannou, président du Finistère pour la race pie rouge, lave ses bêtes au nettoyeur haute pression en vue d'un comice agricole. S'il vend leur semence, c'est autant par fierté que pour le profit qu'il en tire. Deux fois par jour, Ronan Jézéquel (ci-contre) conduit son troupeau à la traite, des champs vers la ferme de Quillevenc, à Lennon, qu'il partage avec trois associés.



Anthony Taoc, un jeune éleveur de 24 ans (à g.), inquiet de la léthargie de quelques-unes de ses dindes, a appelé les vétérinaires Philippe Douguet et Alexis Senet. Ils en sacrifient deux pour les autopsier et détecter ainsi une possible épidémie. Pour Anthony, « Il faudrait plus d'éleveurs pour faire tourner encore plus nos abattoirs, afin qu'ils ne disparaissent pas ».



Le vétérinaire Philippe Hamon (en bleu) vient de pratiquer des échographies sur des truies en gestation de Jean-Marc Chaussy (à g.). L'employé les écoute discuter de l'amélioration de la santé et des performances des animaux. Comme aider à adapter les futurs reproducteurs que l'éleveur a achetés en les laissant séjourner neuf semaines environ dans le local de quarantaine, sur paille.



Le 30 janvier 2016, Philippe Hamon, vétérinaire de campagne, publiait une lettre ouverte dans *Le Télégramme* : *Quand le Paysan disparaît*. Avec une majuscule, afin de marquer son respect pour ceux avec qui il travaille chaque jour. Aux premières loges de la détresse des éleveurs du Finistère, ce vétérinaire, installé à Pleyben depuis plus de vingt-cinq ans, qui accompagnait depuis ses 5 ans son père inséminateur sur les routes de ferme en ferme, appelait à la mobilisation face à la crise que traverse le monde agricole : « *Quand le Paysan disparaît, c'est le village au fond de la route qui s'éteint [...]. L'école est en péril d'abord, puis la pharmacie, puis le médecin, puis la boulangerie, puis le restaurant, puis le bar... Et les vieux ne peuvent plus rester par défaut de services. [...]. Les activités "économiques induites" sont innombrables [...]: les abattoirs, les fabricants d'aliments, les laiteries, les coopératives, les centres comptables, les techniciens [...]. C'est un gisement d'emplois qu'on condamne. [...]. C'est le capital qu'on est censé transmettre à nos enfants que l'on ne défend plus. [...]. En cas d'inaction, nos élus, "responsables", pourraient devenir coupables. [...]. Les Paysans produisent des bons produits dont ils peuvent être fiers, mais parfois, tous les jours de l'année, ils se lèvent pour perdre de l'argent. [...]. Quand nos Paysans français ne seront plus là, on pourra réellement douter de la traçabilité [haricots du Kenya, viande bovine des feed lots américains, poulets de Thaïlande], du bien-être et de la qualité. »*

Ce cri du cœur, relayé par le quotidien breton, est resté sans suite, constate-t-il aujourd'hui, même s'il a été lu plus de dix mille fois sur Internet. « *Le bien-être de l'animal est devenu primordial, interpelle le vétérinaire, mais qui se soucie de celui des éleveurs, dont la compétitivité est mise à mal, qui subissent à la fois un cahier des charges plus lourd chaque jour et une production mondialisée importée qui n'a pas les mêmes contraintes ? Au-delà du politique, l'avenir de ce monde se joue aussi derrière le chariot : c'est au consommateur d'acheter les excellents produits français. »*

LAURENCE DURIÉU

Opération de la cailllette par le vétérinaire Frédéric Lars, dans la ferme de Patrice Conan, à Lannédern. La vache est incisée et la partie de son estomac déplacée est cousue au muscle de la paroi abdominale. Proche de la retraite, Patrice va « jardiner, bricoler. J'essaierai peut-être de me promener, car avec les vaches, on est tellement pris. Il n'y a jamais de vacances. »





Goûter entre trois générations de Buzit, éleveurs de bovins au gaec du Niven, à Braspart. André tient sur ses genoux sa fille Maëlle et son chien Fripouille. À sa droite, ses parents, Denise et Yves. « On espère qu'avec l'investissement qu'on va faire, s'inquiète André, ce sera quand même rentable, qu'on arrivera à rembourser. On a dépensé 200 000 euros rien que pour la machine dans la salle de traite. » Ci-contre, Alain Jacob devant la montagne Saint-Michel. Il ne « fait du lait qu'avec de l'herbe, sans soja, sans maïs » et est adepte du circuit court. Il vend sa production de fromages sur les marchés et aux restaurateurs. Son fils, Armel, élève des cochons.



Éleveurs de bovins de père en fils. Dominique Goachet, ici avec son fils Morgan, gère la ferme en compagnie de son frère, Patrice. « Je suis né paysan, je mourrai paysan, déclare ce dernier. C'est un noble métier quand même, on part de rien, d'une graine, une petite semence de rien du tout, pour arriver à ce qu'on a dans nos assiettes. » Morgan et ses cousins se destinent à poursuivre l'exploitation.